

## **Jean-Marie Messier, ou les stratégies de l'anesthésie**

Frédéric Lordon

(Chargé de recherche au CNRS)

Plus souvent que la prospérité, la sociologie peut se trouver au coin de la rue. A la télévision par exemple. Il faut tenir pour un document sociologique la prestation de Jean-Marie Messier chez Michel Drucker, document de sociologie politique relatif aux entreprises politiques d'un patron hors du commun des patrons. A qui se poserait la question de savoir où se trouve le vrai danger du côté du Medef, il faut suggérer de regarder dans la bonne direction. Le pire ne vient probablement pas d'un Seillière, épouvantail sorti du XIXème siècle, ou d'un Kessler entièrement dévoué à sa caricature d'idéologue suceur de sang, et dont les excès mêmes ont tout pour fouetter les énergies du mouvement social. La brutalité des assauts de la « refondation sociale » pourrait être une jouvence permanente pour la gauche véritable, et même une sorte de bénédiction : propre à heurter l'opinion la mieux disposée, elle est le carburant d'une critique du capitalisme qu'on n'aurait jamais pu rendre si dynamique autrement, et finirait presque par nous ressusciter la lutte des classes.

On peut parier que Jean-Marie Messier n'a aucune sympathie pour ces histrions du capital, dont la lourdeur pourrait bien finir par délégitimer l'entreprise et défaire le précieux travail idéologique accompli pendant deux décennies néolibérales. C'est dans un tout autre registre que lui entend déployer sa politique du capital. Car ne nous y trompons pas Jean Marie Messier fait de la politique autant si ce n'est plus que des affaires. Et Gérard Miller doit l'amuser qui s'escrime à lui faire signer une déclaration solennelle de non-candidature à la présidence de la république. Pour Jean Marie Messier, la politique pertinente n'est pas celle qui se fait dans les urnes. Elle est sur son terrain, dans ses tuyaux. La vieille Générale des Eaux était déjà de longue date l'intendante attentionnée des collectivités locales. Elle distribuait leur eau bien sûr, mais aussi ramassait leurs ordures, transportait leurs gosses, etc. Vivendi a d'autres ambitions, et notamment celle, bien plus haute, d'occuper les esprits – au double sens de l'occupation. Mais la Compagnie acquiert par là désormais une telle emprise sur la vie collective que ce succès même, comme un trop de puissance, menace de se retourner contre elle. Aussi la politique de Vivendi doit-elle s'élever au carré, et son président redoubler sa politique concrète d'une politique symbolique dont lui seul peut être l'interprète, et qui s'analyse comme une stratégie de banalisation, à laquelle on pourrait donner pour mot d'ordre : « se fondre dans le paysage ».

A l'exact opposé de l'énerverment permanent du Medef, Jean Marie Messier cherche la formule politique du Lexomil, la dissolution de ces conflits qui nous font tant de mal, et l'organisation générale de la béatitude. Le plateau de Michel Drucker est le lieu idéal de cette politique-là : familial, détendu et fédérateur, une église du bon sentiment. Nulle part plus efficacement on ne saurait faire passer le message que le monde est positif, et ses maîtres des humains tout simplement – à vrai dire en parler comme des maîtres est déjà très excessif. Pour en faire la démonstration, il faut s'adresser au plus grand nombre et délivrer une vision du monde ajustée en conséquence.

S'adresser au plus grand nombre est un « devoir moral » pour Jean Marie Messier, héraut de « l'entreprise citoyenne » et très pénétré de l'obligation de « rendre des comptes face à l'opinion ». L'intensité contradictoire de « Vivement dimanche » convient bien à ce rude exercice démocratique. Il y dit son salaire, sa compassion subséquente pour les smicards, que c'est un grand malheur mais qu'il n'y a pas de fatalité et qu'il faut continuer d'espérer.

Quant à la vision du monde, elle se délivre en première personne, mais se confirme également de la présence d'un échantillon adéquat d'humanité fédératrice. Il y a d'abord les chanteurs, les acteurs, les cinéastes – tous Vivendi-Universal bien sûr – ; et l'on sait maintenant jusqu'où peut aller la prostitution des artistes qui, s'ils n'ont évidemment pas le choix de la contrainte économique qui les fait vivre, ont au moins celui de ne pas venir l'encenser comme une providence de la liberté. Mais la complaisance n'a pas de bornes et Jean Marie Messier est bien entouré. A sa droite, il y a Jean Becker. Il est « vraiment formidable » nous certifie Jean-Marie. Comme on le comprend. Jean Becker a signé le clip célébrant le changement de nom de Vivendi. On y voit des bambins gazouiller avec des téléphones mobiles – figure la plus classique, la plus efficace et la plus ignoble de la publicité qui met la marchandise dans les mains des enfants. Sophie Marceau est à sa gauche – c'est purement topographique. Jean-Marie lui offre « Les Rebelles » de Jean-François Kahn, car Jean-Marie, lui aussi, a le goût de la rébellion – de pacotille bien sûr –, et, de ses rébellions, Jean-Marie choisit ses icônes – de pacotille bien sûr. A Sophie Marceau qui est au bout de la chaîne de la dépendance économique de l'industrie cinématographique, Jean-Marie Messier – qui est à l'autre extrémité – pose la question de la liberté : à quel scénario rêve-t-elle que le manque d'audace de producteurs conformistes ne lui a pas encore permis de rencontrer ? Avant elle, à sa place, il y avait un authentique représentant de la jeunesse, c'est à dire décoloré et gentiment ébouriffé. C'est un champion de free-ride. Devant les images de l'exploit, Jean-Marie défère aux hiérarchies de la liberté et alloue son admiration selon les

vraies valeurs. Sa réussite à lui n'est rien, c'est l'échevelé qui a trouvé la voie. Si Jean-Marie peut comprendre, c'est que « lui aussi » pratique le ski. « Le ski c'est formidable, c'est la liberté [...] Mais attention à ne pas oublier la sécurité ». Résumé parfait d'une vision du monde dont la modération est le principe et le barycentre social l'objectif : les transgressions très sages – franchir les barrières du hors-piste – sont aussitôt tempérées par de légitimes avertissements de père de famille, et cette balance qui interdit génériquement tous les excès, en particulier ceux de la mise en cause de l'ordre social, a pour homologue structural le profil-type des artistes Vivendi-Universal, qui, quelques rares alibis mis à part, sont d'une excentricité aussi peu dangereuse que soigneusement optimisée : suffisamment pour faire reculer l'accusation orwellienne et entretenir la fiction du bouillonnement de liberté créatrice, mais suffisamment peu pour être si bien insérée dans l'exploitation économique du divertissement qu'aucune contestation sérieuse n'en est à redouter.

Cette normalisation douce, qui se donne même le luxe d'être une normalisation tolérante, c'est-à-dire accueillante à « la différence » et ouverte à « la critique », est le projet de société décérébrée que Jean-Marie Messier nous organise, grande anesthésie qui préviendra toutes les éruptions du corps social par les moyens de la tiédeur et du sucré. Dans cette stratégie de l'engourdissement, le positif et la concorde sont les maîtres mots. Ça n'est donc pas un hasard si Jean-Marie Messier se plaint que la sélection française de Cannes ait négligé Amélie Poulain pour lui préférer des obsessions morbides, des fascinations de la mort, des choses « très noires » et « pas très positives ». Or ces figures dérangeantes et perturbatrices ne sont pas les bienvenues dans la société ensuquée de Jean-Marie Messier qui se retrouve continuateur inattendu, et pourtant nécessaire, de Marcel Dassault – mais dans la catégorie supérieure : « Jours du Monde », le magazine de l'actualité heureuse. Et de même que le paternalisme Dassault était solidaire de la philosophie « Jours de France », il y a un rapprochement cohérent à établir entre la sélection imaginaire de Jean-Marie Messier à Cannes et le développement de l'actionnariat salarié chez Vivendi qui a lui aussi la propriété de restaurer l'harmonie sociale et de faire des capitalistes et des salariés des associés, unis pour le meilleur.

De cette philosophie sociale, Jean-Marie Messier n'est pas seulement le porte-parole, mais aussi la réalisation ambulante. C'est bien pourquoi la médiatisation et la mise en scène de sa personne revêtent une telle importance, car la généralité des principes énoncés ne vaut rien sans le spectacle des principes incarnés. Le positif du monde a donc pour image nécessaire la simplicité et le bonheur d'être du maître du monde. Le monde est formidable et le maître du monde est cool. En fait le maître du monde est comme tout le monde. C'est bien

ce à quoi doivent nous conduire la chaussette savamment trouée, les gros mots soigneusement échappés, la cravate tombée, et toutes ces images fabriquées au service d'une propagande qui ne craint jamais d'en faire trop : Jean-Marie chez son boucher, Jean-Marie fait la cuisine pour ses amis, Jean-Marie a des labradors, Jean-Marie a des enfants qui surfent sur internet... Cette personnalisation forcenée, dont l'intéressé se défend benoîtement en se présentant comme « le premier vendeur d'une entreprise soumise à une obligation de transparence » (!), ne se sépare des cultes de la personnalité que par l'objectif visé, les uns aspirant au registre de l'extraordinaire alors que Jean-Marie Messier déploie de formidables efforts à se faire passer pour parfaitement ordinaire. C'est peut-être cette inversion paradoxale, mais à ampleur de moyens identique, qui rend le plus haïssable cette entreprise générale de lavage de cerveaux, tout en contrefaçon et en modestie travaillée, à laquelle on se prendrait presque à préférer les modèles standard de la propagande, réalisme socialiste et exaltation du dirigeant prolétaire en prime, mais avec lesquels au moins on savait à quoi on avait affaire. Il faut croire que le laudanum en sirop multimédia est plus efficace que les statues monumentales ou le catéchisme des commissaires politiques, et c'est bien ainsi que les puissants les moins aveuglés par la haine sociale comprennent les possibilités de la société « démocratique » pour organiser la jonction du totalitarisme doux et du capitalisme à visage humain.

Par chance la gauche critique s'est réveillée il y a quelques années et a décidé de ne plus rien laisser passer. Elle a fait un sort aux bobards sur les retraites et n'a pas loupé les retournements du rapport Pisani. Il était temps. Mais il se pourrait que, à peine ré-armé, il lui faille redéployer son dispositif de vigilance, au moment où point un nouveau type de menace, en apparence entièrement désidéologisée, alors même qu'elle réalise le summum du travail idéologique. C'est qu'on ne se bat pas de la même façon contre des discours de combat et contre une entreprise de sédation. Or, du côté de ceux des puissants qui n'ont pas oublié d'être habiles, voici venir la grande ankylose.